

Anne Akrich



Kylian

roman



Gallimard

Anne Akrich



Kylian

roman



Gallimard

ANNE AKRICH

KYLIAN

roman

nrf

GALLIMARD

*Pour Abel, mon fils, mon bébé, mon oiseau,
mon tigre, mon écureuil, mon arche de Noé*

Rien ne te garantit que si t'es bon, tu vas réussir, parce qu'il te faut plus que ça. C'est triste, hein ? Mais il te faut plus que ça. Il te faut un mental à toute épreuve, parce que du jour au lendemain – et ça, c'est pas des paroles en l'air ou du bla-bla –, tout peut s'écrouler, et il faut être prêt.

KYLIAN MBAPPÉ

AUTOMNE

Madame,

Nous espérons que votre prochain roman progresse bien, car, en ce qui concerne vos finances, nous craignons d'être arrivés à un tournant critique.

Votre compte présente à ce jour un découvert alarmant : si aucune régularisation n'est effectuée, nous serons dans l'obligation de vous faire figurer parmi les illustres « fichés » de la Banque de France. Une consécration, certes, mais probablement pas celle que vous aviez en tête.

Nous restons bien sûr à votre disposition pour échanger en personne, de préférence avant que ce scénario ne vire au drame financier en plusieurs actes.

Avec nos salutations les plus distinguées,

Votre conseiller bancaire

Monsieur de la Banque,

Je fais suite à votre aimable correspondance m'informant de l'état « critique » de mon compte bancaire. Permettez-moi de partager avec vous une perspective historique qui, je l'espère, vous apportera le recul nécessaire pour faire face à cette situation.

Saviez-vous que les plus anciennes traces de vie sur Terre – des fossiles microscopiques, de minuscules résidus de vie incrustés dans des roches sédimentaires – remontent à 3,8 milliards d'années ? Imaginez que l'on condense cette durée en une seule année : le début de la vie terrestre serait le 1^{er} janvier, et aujourd'hui nous serions le 31 décembre à minuit. Sur cette échelle, les dinosaures disparaissent la veille de Noël, et notre espèce ne fait irruption qu'à 23 h 18, le dernier jour de l'année. Le début du calendrier chrétien, lui, n'apparaît qu'à 23 h 59 et 40 secondes. Autrement dit, l'histoire de notre civilisation tient dans les toutes dernières secondes de l'année.

Ainsi, si l'on considère ce prodigieux calendrier cosmique, mon découvert actuel représente une infime poussière temporelle, à peine perceptible, dans l'immensité de l'univers. Aussi, je vous propose humblement, fort de cette

perspective céleste, de me laisser quelques secondes de plus – mettons trois mois – pour remettre de l'ordre dans ce vaste océan financier.

En tant qu'écrivaine, mes revenus oscillent avec une intensité comparable à celle des cataclysmes géologiques ; il n'est pas toujours simple de contrôler les fluctuations financières artistiques. Mais soyez assuré de mon engagement à régulariser ma situation au plus vite.

Je vous prie d'agréer, Monsieur de la Banque, l'expression de mes salutations les plus sincères.

L'ARGENT ET L'ÉCRIVAIN

Avant d'aborder le pourquoi ou le comment, encore me faut-il faire un détour par le combien.

Contrairement aux idées reçues, le problème qui se pose avec le plus d'acuité à l'écrivain n'est pas le style, mais l'argent. Pas la langue, mais l'oseille. De manière lancinante, parfois aiguë, la question épineuse du blé se rappelle à ceux qui écrivent, faisant alterner dans tout le corps les douleurs de l'élongation et celles de la fracture. Cela dit, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Personne n'avait braqué un pistolet sur ma tempe en vociférant « Maintenant, tu vas écrire des livres ou j'te bute », pas d'admirateur agité du bocal, ni de prophète du roman dernier. Autour de moi, nul n'envisageait la littérature autrement que comme une grande galère dans laquelle se fourrer. J'avais eu, sans l'aide de personne, cette idée saugrenue d'exercer ce métier stupide. Écrivaine. Une vocation, une conquête, un statut, un délice et une malédiction tout à la fois. Une expérience immersive dans la soif inextinguible de reconnaissance dissimulée derrière la passion des mots.

Si l'on pense, comme Kafka, qu'un livre devrait avoir le même poids qu'un décès dans une famille, je n'avais jusqu'à présent écrit que des romans qui pourraient s'apparenter à un accident sans gravité, une entorse, de l'arthrose, aussitôt publiés aussitôt oubliés. J'attendais mon heure, celle du roman de la maturité et de la septicémie foudroyante. Hélas, aucune entreprise de pompes

funèbres n'avait encore été sollicitée après l'expulsion aux forceps de l'un de mes rejets de papier. Je n'avais aucun impact sur autrui, je pouvais seulement me vanter de creuser ma propre tombe avec un certain brio. Dans la plus grande indifférence.

Rien, c'est à peu près ce que mes livres me rapportaient. Aussi devais-je trouver une autre source de revenus. J'étais assoiffée. L'argent, voilà la grande affaire de la littérature. Comment gratter en continuant à gratter ? En devenant ghostwriteuse.

Rescapé de la Shoah, scientifique, imprésario, rappeur, pianiste, champion d'équitation, négociateur du GIGN, cuisinier, comédien, j'étais une touche-à-tout des vies-qui-valent-la-peine-d'être-racontées, des expériences-qui-doivent-être-partagées, de ces exemples-de-résilience-et-de-combat. Responsable à moi seule d'un bon tiers de la déforestation mondiale, j'assassinais des arbres de sang-froid pour des livres qui finiraient eux-mêmes trucidés au pilon.

J'acceptais les projets les plus grotesques avec une satisfaction masochiste, plus le projet était absurde, plus on m'offrait une avance généreuse, plus je dévaluais mon propre travail. Je m'emparais, pour un temps, d'un sujet, et devenais, par pure imposture, une sachante. C'était le nouveau nom qu'on donnait aux personnes qui ne savaient rien du tout, mais le faisaient avec beaucoup d'assurance.

Parmi mes faits d'armes, j'avais écrit, dans l'ombre d'un grand écologue, un livre sur la biodiversité qui venait de sortir et se frayait un chemin dans les listes des best-sellers. J'étais devenue spécialiste des temps immémoriaux de la vie sur Terre, ce qui me permettait d'offrir des réponses scientifiques à mon conseiller bancaire. Le tissu du vivant n'avait plus de secrets pour moi, tout comme les ères géologiques, les extinctions de masse, les épidémies et les

bouleversements des écosystèmes provoqués par l'homme. Nous avons écrit un chapitre qui m'avait particulièrement frappée tant j'y voyais le reflet de ma situation : le « théorème des îles Kerguelen ». Avant 1772, date de la découverte de ces îles, cohabitaient sur ces terres australes des plantes très particulières, les azorelles, avec des choux, des albatros, des manchots, des éléphants de mer. Depuis les cales des bateaux étaient arrivés, involontairement, les souris et les rats. Qui avaient mangé les œufs des oiseaux. Puis, les hommes avaient volontairement introduit des lapins, censés nourrir d'éventuels naufragés. Les lapins avaient pullulé et bouloché toutes les plantes. Alors, le génie humain s'était dit : Eurêka, nous allons leur balancer des chats pour réguler la prolifération des lapins et des rats. Mais que nenni, les chats n'en avaient fait qu'à leur tête, et au lieu de se consacrer à ce pour quoi ils avaient été missionnés sur l'île, ils avaient préféré, eux aussi, s'en prendre aux oiseaux. Voilà comment la biodiversité avait été détraquée. Par la main farfelue de l'homme.

De la même manière, absurde et incompréhensible pour la raison, je démantibulais la logique de mon existence. En écrivant ces livres sous le manteau, j'en venais à être moi-même prisonnière d'équations absurdes : écrire des livres pour gagner l'argent qui me permettrait d'écrire des livres qui ne me permettraient pas de vivre.

Plusieurs dossiers étaient ouverts sur mon ordinateur. Trois projets de livres de ghostwriting – « Une histoire intime du naturisme », « Le champion du monde de MMA », « La transe thérapeutique » –, des livres « à moi » que j'écrivais sous mon nom et que je publiais en moyenne tous les trois ans, et ma déclaration d'impôts, qui, à défaut de pouvoir être considérée comme un véritable dossier, indiquait plusieurs choses fondamentales : j'étais

une femme divorcée, ayant un enfant, et je gagnais de l'argent. De l'argent que je devais faire apparaître dans la case « Droits d'auteur ».

À défaut d'être devenue un écrivain de talent ou, mieux encore, un écrivain à succès, j'étais devenue une femme qui écrit.

NID DE SERPENTS

Jadis, les saisons offraient des séquences ordonnées comme des tableaux vivants. Et leur enchaînement relevait de la coupe franche. Printemps. Bourgeons et muguet. *Cut.* Été. Bains de mer et farniente. *Cut.* Automne. Feuilles rouges et mailles légères. *Cut.* Hiver. Neige et lumières sur la ville. Mais notre climat était devenu un crépuscule perpétuel. Fini le temps des raccords soignés : ce n'était plus qu'un long fondu enchaîné de lente déliquescence. Ce que chaque saison nouvelle apportait c'était la certitude du désastre. Et l'automne ne dérogeait pas à cette règle mortifère sans précédent.

Synonyme, pour les écoliers, de retour en classe, et, pour les écrivains, de rentrée littéraire, l'automne faisait accéder la littérature au rang de maladie cardiovasculaire maligne pour tout le « milieu ». Qui remporterait quel prix ? Qui rentrerait bredouille pleurer chez sa mère ? Qui serait l'outsider de la saison ? Pour la majorité, cette saison signifiait surtout l'ombre – celle des oubliés, de ceux que personne n'allait lire, ni encenser, ni applaudir. Les transparents de la rentrée littéraire. Moi qui n'avais pas écrit un roman depuis des années, je suivais cette parade avec la distance prudente d'un médecin devant un scanner : diagnostics, fausses joies, espoirs déçus.

Rentrée rimait avec soirée de lancement des mastodontes attendus. En l'occurrence, celle consacrée au dernier-né de mon ex-mari. J'y participais en tant qu'ex-compagne, autrice, écrivain

fantôme, femme de l'ombre, mercenaire de l'édition, membre honoraire et paria de cette mafia. Tous les comédiens de ce petit théâtre parisien étaient réunis. Ces fêtes avaient le don de transformer n'importe quel être éduqué en rongeur assoiffé de petits fours. À commencer par moi. Il me fallait un verre de toute urgence. J'avalai coup sur coup deux coupes de champagne et demandai poliment un verre à eau rempli de vodka.

Mon regard dériva vers mon ex-mari, à l'autre bout de la salle. Jean se tenait là, nimbé d'une lumière irréaliste dont on ne savait si elle émanait de lui ou si elle était projetée directement du ciel en sa direction. Il était entouré d'une cour d'admirateurs. Jean était un auteur à succès. Dans tout Paris, les affiches proclamaient qu'il était l'Auteur préféré des Français – une préférence dont on ignorait sur quelle base scientifique elle reposait. Selon les occasions, il était l'Auteur le plus lu en France, l'Auteur aux trois millions de lecteurs, l'Auteur traduit dans cinquante pays. En somme, il était l'Auteur de tous les superlatifs. Le Grantécrivain. Aimé de la critique et du public. Il se tenait là, au centre de la pièce, à sa place. Élégant, costume bleu nuit impeccable, verre de vin à la main, il semblait né pour ce rôle. Quant à moi, j'avais essayé d'être une grande écrivaine, puis une écrivaine de taille moyenne, enfin, je m'étais habituée à l'idée d'être une écrivaine naine. J'errais à la périphérie de la gloire de Jean, mon verre à la main, essayant d'éviter les regards.

Ce soir-là, il présentait son dernier roman, *La mansuétude des reptiles*. La quatrième de couverture annonçait : « Claire, la quarantaine, est une femme dont le passé est marqué par des blessures profondes. Ancienne alcoolique, elle a perdu pied après un drame familial qui l'a laissée brisée. Un jour, elle décide de tout

quitter pour s'installer dans un petit village de campagne, loin du tumulte de la ville. C'est dans ce lieu retiré qu'elle fait la rencontre d'un herpétologiste solitaire, Thomas, qui consacre sa vie à l'étude des reptiles. Intriguée par cet homme atypique et par les créatures qu'il observe, Claire commence à s'intéresser au monde des reptiles. Elle découvre que, comme elle, ces animaux sont souvent incompris, craints, voire détestés, alors qu'ils sont porteurs d'une sagesse insoupçonnée. » Un herpétologiste solitaire... je pouffais intérieurement en imaginant un super-héros porteur d'un gros bouton de fièvre. D'un ton précis, Jean expliquait à un journaliste subjugué son personnage : Claire. « Claire, voyez-vous, est une femme complexe, qui incarne à la fois pragmatisme et quête spirituelle », énonça-t-il, détachant chaque mot comme un chirurgien décrivant l'anatomie d'une patiente sur une table d'opération. Je connaissais suffisamment la chorégraphie de ces scènes pour savoir que le compte à rebours avait commencé. Dans moins de cinq minutes, le journaliste prononcerait le mot *résilience*, et dans moins de dix, mon ex-mari évoquerait la *consolation* offerte par le livre.

Ce livre que je n'avais toujours pas ouvert. Je faisais un refus d'obstacle. Depuis notre séparation, survenue après la publication de son précédent ouvrage, mon ressentiment n'avait cessé de croître. Ce roman, inspiré d'un fait-divers glaçant, racontait l'histoire d'une mère infanticide. À l'époque, alors que je luttais contre une dépression post-partum carabinée, j'avais perçu cette œuvre comme une trahison. Je ne parvenais plus à distinguer le réel de la fiction. J'avais l'impression d'être devenue sa prisonnière, une source d'inspiration à portée de main. Il me scrutait, me disséquait pour alimenter ses récits. J'étais un cobaye pris dans les rets de ses

histoires. Le résultat ? Il avait décroché le prix Goncourt. Et moi, je l'avais quitté.

Je continuais à lui sourire de loin en l'encourageant d'un regard tendre. Je tenais un rôle ce soir : celui de l'ex-femme fière et magnanime. Certes, nous avons lamentablement raté notre mariage, mais notre divorce, lui, était un chef-d'œuvre du genre. Nous étions de ces séparés admirables : courtois, bienveillants, inébranlablement solidaires. Ces divorcés exaspérants qui ne disent jamais de mal l'un de l'autre, qui se tiennent la porte, se font des amabilités, affichent à la face du monde leur complicité intacte, clament à travers la rondeur de leurs gestes : Non, la mesquinerie ne passera pas par nous !

La réussite de notre séparation nous rendait inséparables. Nous étions liés à tout jamais dans la rupture. Chacun jouait sa partition avec rigueur. Même si, pour tenir ce rôle de la Divorcée magnifique, je devais faire taire tout un cortège de personnages plus vindicatifs emplis de répliques fielleuses. Le personnage le plus bruyant était celui de la Dernière Roue du carrosse. Il y avait aussi la Femme sur les épaules de laquelle tout repose, la Chienne de la casse, la Jalouse, et bien sûr la non moins attachante Et-si-on-inversait-la-charge-mentale-une-semaine-connard-?. Toutes ces mégères étaient tapies dans l'ombre, prêtes à bondir sur le devant de la scène. Mais pour l'assistance, la Divorcée irréprochable demeurerait incorruptible. Elle ne céderait pas face aux tentations faciles de l'aigreur et de l'amertume. Elle resterait douce et sucrée.

Il me fallait un autre verre pour digérer cette mascarade. Jean me lança un regard réprobateur alors que j'alpaguais un serveur. Ces derniers temps, je buvais de plus en plus. J'essayais de trouver des raisons de ne pas boire. Sans succès. Fin du monde, fin du roman,

fin des illusions, tout conspirait à me précipiter dans l'alcool. Pire, je me justifiais : « Je ne suis pas alcoolique, je suis écrivaine. » Cela semblait parfaitement logique. Être alcoolique et déprimée, n'est-ce pas ce qu'on attendait d'un écrivain ? Hélas, cela ne vaut que pour les hommes. Chez mes collègues masculins, la bouteille est un compagnon d'inspiration, un rituel respecté. Mais chez une femme, c'est une faute, une déchéance, une tare obscène. J'espérais transcender cette vieille distinction genrée, mais je me cassais les dents sur le mur des stéréotypes tenaces. Je restais une femme, avant tout. Et pour une femme, écrire était un hobby à ranger à côté de la barre au sol ou de la poterie. Quant à Jean, il n'était ni alcoolique ni dépressif. Tandis que je me vautrais dans mon addiction, il me regardait avec ce mélange de pitié inquiète et d'incompréhension ontologique : Tu cherches à te détruire. Tu savonnes un terrain déjà bien glissant. Tu ne seras jamais stable. Tu vas te noyer. Heureusement que je suis là pour te maintenir hors de l'eau.

J'adorais boire. Tous les états de la boisson me ravissaient. La légère ivresse, l'euphorie des premiers verres, la franche soûlerie, la rigolade, la légèreté, l'insouciance, l'acceptation attendrie du sort, l'effacement des aspérités du réel, cette sensation de ne plus voir clair, de ne plus marcher droit, voir les autres disparaître, disparaître soi-même, s'endormir sans même s'en rendre compte. Ce que j'aimais moins, c'était le réveil.

Ma consommation excessive d'alcool devenait une sorte de militantisme : je voulais être Sue Ellen, défier la bien-pensance, la convention sociale, la norme. L'alcool me donnait un pouvoir, une manière d'exister et de saboter les étiquettes. Tout ce qui venait endommager le modèle de la mère parfaite et de l'ex-épouse convenable m'attirait comme un secret. Tout ce qui consistait à se

mettre en retrait pour boire un verre dans la marge de l'existence et épier ce qui s'y jouait m'avait toujours plu. Et puis, il y avait cette terreur sourde que les femmes ivres inspiraient aux hommes. L'angoisse, presque enfantine, avec laquelle ils racontaient les frasques de telle tante un peu folle, se cachant pour finir les bouteilles de gin. Comment l'alcool l'avait défigurée et fait grossir. Car, comme chacun sait, s'empâter est la destinée la plus funeste des femmes. Je préférais être une femme biturée à la binouze qu'une femme convenable présentant un indice de masse corporelle négatif. Je voulais faire partie de ces fléaux qui leur foutaient les jetons. Au fond, la seule féminité à laquelle je voulais appartenir, c'était celle à qui l'on foutait la paix.

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

Automne

Madame, ...

Monsieur de la Banque, ...

L'argent et l'écrivain

Nid de serpents

Table des matières

Copyright

De la même autrice

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2025.

Couverture : illustration de Laurène Boglio.

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

LE SEXE DES FEMMES. FRAGMENTS D'UN DISCOURS BELLIQUEUX, 2022 (Folio).

Aux Éditions Julliard

UN MOT SUR IRÈNE, 2015.

IL FAUT SE MÉFIER DES HOMMES NUS, 2017 (J'ai Lu).

TRAITÉ DE SAVOIR-RIRE À L'USAGE DES EMBRYONS, 2018 (J'ai Lu).

UN MONDE NOUVEAU, 2019 (J'ai Lu).

Anne Akrich

Kylian

« Tu as traversé des phases de doute, des échecs cuisants, des pages blanches interminables. Mais aujourd'hui, tu as décidé de ne plus céder. Tu veux réussir. Pas juste écrire un roman, tu veux brûler la rétine des lecteurs. Et pour ça, il te faut un guide, une méthode. Tu ne pensais peut-être pas qu'un footballeur pourrait t'apprendre à écrire, mais regarde bien. C'est le même combat. Voici ton plan d'entraînement pour devenir une écrivaine au mental d'acier. »

Romancière sans succès, Anne est condamnée, pour gagner sa vie, à écrire des livres pour les autres. Profession : ghost writeuse. Mère divorcée, endettée, à bout de souffle, elle n'a plus rien à perdre quand un éditeur lui propose d'écrire la biographie de Kylian Mbappé. Direction Bondy. Plongée en immersion. Il s'agit de comprendre le phénomène Kylian et, pourquoi pas, de trouver la clé de la réussite. Mais très vite, le plan dérape : trop d'alcool, trop d'anxiolytiques, son fils de six ans en pleine mutinerie et le footballeur qui lui apparaît en rêve pour lui donner des leçons de vie.

Dans ce roman hilarant et féroce, les grandes espérances s'écrivent et s'effondrent au fil du match. Anne Akrich signe une comédie du chaos où l'échec est un art et la survie, un sport de haut niveau.

Anne Akrich, romancière, est notamment l'auteurice aux Éditions Julliard d'Il faut se méfier des hommes nus et du Traité de savoir-rire à l'usage des embryons. Elle a également publié Le sexe des femmes aux Éditions Gallimard en 2022.

Cette édition électronique du livre

Kylian d'Anne Akrich

a été réalisée le 25 mars 2025

par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073080547 – Numéro d'édition : 639699).

Code produit : Q09224 – ISBN : 9782073080554.

Numéro d'édition : 639700.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).